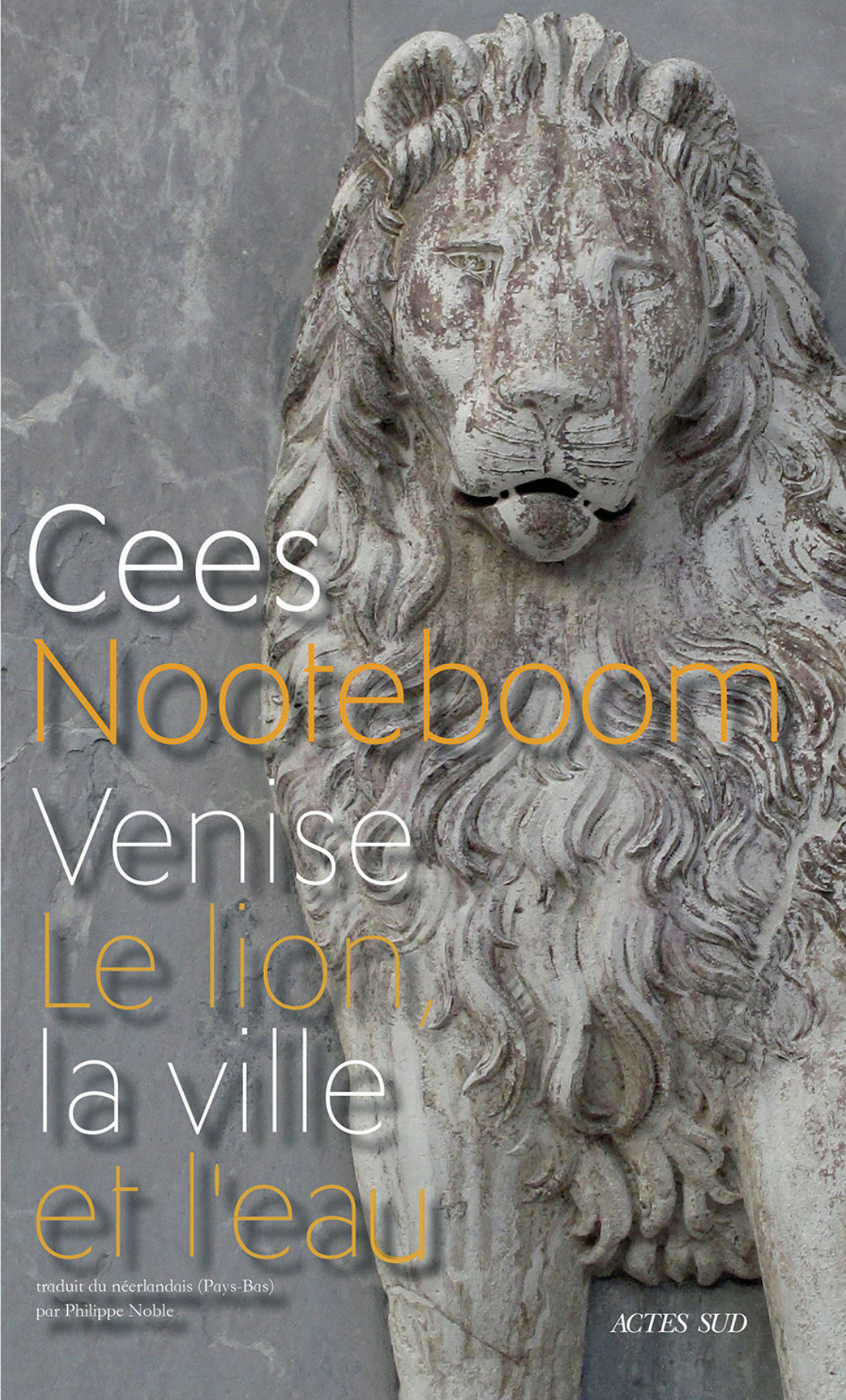


Cees Nooteboom

Venise
Le lion, la ville et l'eau

traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Philippe Noble

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est une Venise hivernale ou à peine printanière que nous révèle ici l'auteur. On y arrive en train, en avion, en voiture. On s'installe avec lui à l'hôtel puis dans des lieux culturels comme dans de modestes appartements à l'écart du centre. Ainsi, depuis son premier voyage en 1964, la vie vénitienne s'égrène au fil de ces cinquante dernières années.

Dès lors s'opère la magie de Nooteboom, ce vagabondage qui le caractérise, littéraire, historique et philosophique, au gré de sa mémoire, de sa culture, de son humeur. Comme toujours ses compagnons de déambulation sont des historiens mais aussi des peintres, Carpaccio, le Tintoret, Tiepolo, Guardi, Véronèse, Giorgione, Canaletto. Et toujours des écrivains, Casanova, Ruskin, Mann, Borges, Pound, Montale, Brodsky et tant d'autres.

Mais le charme de ce livre ne s'explique pas seulement par l'érudition généreuse et solaire de l'auteur. Il provient de son extraordinaire capacité à mobiliser sa réflexion et sa créativité à partir de ce que le hasard lui propose. Et de son insatiable curiosité qui l'amène à prendre des chemins de traverse pour explorer l'envers du décor.

Venise. Le lion, la ville et l'eau est beaucoup plus qu'un livre de voyage, c'est un livre où une incroyable jeunesse d'esprit s'allie à une totale liberté de forme. La phrase de Nooteboom incarne par son mouvement, ses rebonds, son bercement, sa sonorité, sa plastique, l'essence même de la chose décrite : du grand art.

Né en 1933 à La Haye, Cees Nooteboom s'est imposé comme l'un des plus grands écrivains européens contemporains. Il a reçu les plus hautes distinctions littéraires aux Pays-Bas, en Allemagne, en Autriche et en Espagne, où il vient d'obtenir le prix Formentor. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

ACTES SUD

Photographie de couverture : © Simone Sassen

VENISE

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

Photographies : © Simone Sassen
p. 188 : Giorgione, *La Tempête* (vers 1508), galleria dell'Accademia, Venise

Titre original :
Venetië. De leeuw, de stad en het water
Éditeur original :
De Bezige Bij, Amsterdam
© Cees Nooteboom, 2019

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13675-8

CEES NOOTEBOOM

Venise

Le lion, la ville et l'eau

Photographies de Simone Sassen

traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Philippe Noble

ACTES SUD


GAS

LA PREMIÈRE FOIS

Une première fois, il y a toujours une première fois. 1964, un vieux train brinquebalant arrive de la Yougoslavie communiste, terminus Venise. À côté de moi une jeune femme, américaine. Nous portons les stigmates de notre long voyage. Tout est nouveau. Nous prenons la ville comme elle se présente à nous. Nous n'avons pas d'attentes particulières, à part celle que contient le nom de la ville, et dès lors tout tombe juste. Tout s'emmagasine dans le tissu secret de la mémoire. Le train, la ville, le nom de la jeune femme. Nous allons nous perdre, vivre des vies différentes, nous retrouver beaucoup plus tard à l'autre bout du monde, nous raconter nos vies. Plus de cinquante ans après, ce premier jour de 1964 va trouver sa place dans une histoire, une histoire intitulée *Gondoles*[1]*. La ville, avec tout ce qui aura disparu entre-temps, enveloppera cette histoire.

1982 : autre ville, autre train. Une amie m'a conduit à la gare Victoria, à Londres. Je vais prendre l'Orient-Express pour Venise.

Mais le train n'est pas là. Il a eu une avarie quelque part, nous ne traversons pas la Manche, nous la survolons. Deux jours après, le train finit par partir, mais de Paris ; c'est un train de nuit. Je me rappelle les gares nocturnes, les voix dans l'obscurité, le rythme propre au transport ferroviaire, les batteurs invisibles cachés sous les wagons, les haut-parleurs et leurs annonces en langues étrangères.

* Les notes sont regroupées en fin de volume. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

J'ai reconnu les gens qui avaient attendu avec moi à Londres au bord de la voie vide, mais il n'y avait pas d'espions parmi eux, pas de grandes amours, pas de personnage de roman. Mes notes de ce voyage sont dans un autre livre[2], si bien que je n'ai plus besoin de les porter sur moi. L'abat-jour rose du train de luxe que j'ai laissé dans ce livre, je l'ai remisé depuis des années avec les passagers en tenue de soirée, les menus prolixes, le français des serveurs en grande tenue, tout comme l'uniforme bleu ciel de l'homme qui était responsable de notre section et qui erre maintenant dans les caves du souvenir. Lui non plus je ne peux pas le conserver, je suis toujours dans la même vie mais j'ai autre chose à faire, je suis en route vers la seconde fois de la première fois. Cette fois, je ne partagerai la ville de l'eau avec personne. Dans mon alors d'aujourd'hui, on est en 1982, le temps présent de mes phrases est incorporé dans une perpétuelle répétition, à partir de maintenant je vais arriver ici et repartir, la ville va m'attirer et me repousser, j'y aurai sans arrêt de nouvelles adresses, je continuerai à écrire et à lire à son sujet, la ville va devenir une part de ma vie comme jamais je ne serai, moi, une part de la sienne, j'errerai dans son histoire comme un grain de poussière, elle va me dévorer comme elle a toujours englouti ses amants et ses admirateurs, tous ceux qui se sont prosternés à ses pieds au fil des siècles comme s'ils s'étaient eux-mêmes subrepticement changés en marbre, une parcelle du ciel, de l'eau ou du trottoir, on leur marche dessus tout en gardant les yeux fixés sur l'incessant scintillement des palais et des églises, partenaire éphémère de l'histoire du lion, de la ville et de l'eau.

ARRIVÉE AU RALENTI

Dans l'aujourd'hui d'alors, la plaine du Pô est brumeuse. Je n'ai pas envie de lire et je regarde les tableaux mobiles qui défilent à l'extérieur – un palmier déplacé, un oranger taillé trop ras où les fruits s'accrochent de façon saugrenue, comme un reproche, mais adressé à qui ? Des saules pleureurs au bord d'un fleuve brun et pollué, des cyprès coupés, un cimetière aux énormes tombeaux qu'on dirait habités par des morts prétentieux, une corde à linge où sèchent des draps roses, un bateau renversé dont la quille pourrit, et soudain je roule sur l'eau, l'étendue blanchâtre, miroitante et embrumée de la lagune. J'appuie mon front à la vitre froide et vois dans le lointain l'indice de ce qui doit être une ville, mais qui n'apparaît encore que sous l'aspect d'une concrétion du néant, Venise.

Dès le hall de la gare, j'ai oublié le train, je le laisse derrière moi tout laqué de brun le long d'un quai automnal, je suis redevenu un voyageur ordinaire, qui arrive de Vérone, qui se hâte avec sa valise vers l'arrêt du *vaporetto.* "Sur les canaux obscurs les ponts voûtaient leur gros dos, il y avait une sombre odeur d'humidité, de mousse et de verte pourriture, il y avait l'atmosphère d'un passé mystérieux et séculaire, d'un passé d'intrigue et de crime ; de sombres silhouettes se hâtaient furtivement sur les ponts, sur les quais, enveloppées de leurs manteaux, masquées ; il semblait bien que deux *bravi*, juchés là-haut sur un balcon… voulaient faire glisser dans l'eau taciturne le cadavre d'une femme en blanc… ! Mais ce n'étaient que des ombres, des spectres nés de notre imagination…"

Ce n'est pas moi qui parle, c'est Couperus[3]. En face de moi ce n'est pas une ombre, mais une religieuse qui est assise. Elle a le visage blanc, long et fin, et lit un livre qui traite d'*educazione*

linguistica. L'eau est gris-noir, huileuse, nul soleil n'y brille. Nous longeons des murs aveugles, rongés, envahis de mousse et de moisissure. Devant moi aussi, des silhouettes sombres passent sur les ponts. Il fait froid sur l'eau, un froid humide et pénétrant qui surgit de la mer. Dans un *palazzo*, je vois quelqu'un allumer deux bougies sur un lustre. Toutes les autres fenêtres sont cachées derrière des volets dont la peinture s'écaille et voici que le dernier va se fermer aussi – une femme s'avance et fait ce geste immuable : les bras largement écartés, elle se penche vers les volets, sa silhouette se découpe dans la faible lumière et ainsi se camoufle-t-elle, s'imposant à elle-même l'invisibilité. Mon hôtel se trouve juste derrière la place Saint-Marc, de ma chambre je vois quelques gondoliers qui, malgré l'heure tardive, attendent encore le touriste, leurs noirs esquifs doucement bercés par l'eau couleur de mort. Sur la place je cherche l'endroit d'où, la première fois, j'ai aperçu le campanile et la basilique. C'était il y a longtemps, mais l'instant reste inoubliable. Le soleil ricochait sur la place, sur toutes les formes rondes et féminines des arches et des coupoles, le monde basculait d'un quart de tour et la tête me tournait. Ici, des hommes avaient fait une chose impossible, sur ces quelques lambeaux de terre marécageuse ils avaient inventé un antidote, une formule magique contre tout ce qu'il y avait de laid au monde. Cent fois, j'avais vu des images de l'endroit et pourtant je n'y étais pas préparé, parce qu'il était parfait. Cette sensation de bonheur ne s'est jamais dissipée, et je me souviens que je me suis engagé sur cette place comme si je bravais un interdit, passant des venelles obscures à ce grand rectangle dégagé et gorgé de soleil, avec au fond cette *chose*, cette invraisemblable dentelle de pierre. Depuis, je suis retourné bien souvent à Venise et bien que le coup de flèche de la première fois ne se soit pas répété, ce mélange de ravissement et de trouble est toujours là, même aujourd'hui, malgré la brume et les passages en planches contre la montée des eaux. Combien pèseraient ensemble tous les yeux qui ont un jour vu cette place ?

Je longe le quai des Esclavons. Si je prenais à gauche, je me perdrais forcément dans le labyrinthe, mais je ne veux pas y aller, je veux continuer à suivre cette frontière à demi estompée entre la terre et l'eau, jusqu'au monument aux partisans, la

grande forme abattue d'une femme morte que viennent lécher les vaguelettes du bassin de Saint-Marc. Il est cruel et triste, ce monument. La nuit tombée masque ce grand corps sombre qui semble osciller doucement, les vagues et le brouillard entretiennent l'illusion, on dirait que le mouvement de l'eau disperse en éventail ses cheveux, que la guerre est d'aujourd'hui, et non plus du passé. C'est parce que cette femme attend quelque chose de notre mémoire qu'elle est si grande, beaucoup trop grande, cette femme fusillée qui gît dans l'eau de mer jusqu'au moment où, comme tout monument, elle cessera d'incarner l'amer souvenir d'une guerre et d'une résistance spécifiques pour devenir le signe de la permanence des guerres et des résistances. Et pourtant, avec quelle facilité une guerre ne se dépouille-t-elle pas du sang versé, dès lors qu'elle appartient à un passé assez lointain ! Dans le livre que j'ai emporté, *The Imperial Age of Venice, 1380-1580*, les batailles, le sang et les États, devenus abstraits, sont symbolisés par des hachures, des flèches et des déplacements de frontières sur la carte de l'Italie, de l'Afrique du Nord, de la Turquie, de Chypre et de ce qui correspond aujourd'hui au Liban et à Israël ; les flèches atteignaient Tana[4] et Trébizonde sur la mer Noire, Alexandrie et Tripoli, et sur les routes marquées par ces flèches, les navires rapportaient les butins de guerre et les marchandises qui firent de la cité aquatique un trésor byzantin.

Je prends un petit bateau pour aller à la Giudecca. Je n'ai rien à y faire. Les églises de Palladio se dressent comme des forteresses de marbre closes, les passants errent comme des spectres. Les gens sont chez eux – derrière les fenêtres fermées on entend le son étouffé de la télévision. Je prends quelques rues l'une après l'autre dans l'espoir d'arriver de l'autre côté de l'île, mais sans y parvenir. C'est à peine si je vois encore les lumières de la ville. Pour moi, ce serait une bonne image du purgatoire : des venelles sans issue, des ponts et des coudes imprévus, des maisons abandonnées, des bruits non identifiés, l'appel d'une corne de brume, des pas qui s'éloignent, des passants sans visage, la tête emmitouflée dans des écharpes, une ville pleine d'ombres et de la mémoire d'autres ombres, Monteverdi, Proust, Wagner, Mann, Couperus, errant dans la perpétuelle proximité de cette eau noire, frottée de mort, polie comme le marbre d'un tombeau.





Le lendemain, je visite l'Accademia. J'y suis venu pour la *Cène* de Véronèse, ce tableau si profane, mais il est en restauration, la salle est fermée par un paravent. Les deux restaurateurs, un homme et une femme, assis côte à côte sur une banquette basse, s'occupent du carrelage sous le personnage vert et le personnage rose, appelons-les ainsi pour la circonstance. À l'aide d'un bâton auquel est fixée une boulette blanche, ils frottent une surface extrêmement petite. Là, les couleurs s'éclaircissent. La femme porte une nuance de rouge qui va bien avec l'un des personnages. De temps à autre, ils abaissent leurs bâtons chimiques pour se lancer dans une discussion sur une couleur ou une direction, avec des gestes aussi théâtraux que ceux de Véronèse. Je ne sais plus si c'est Baudelaire qui comparait les musées à des bordels, mais une chose est sûre, il y a toujours beaucoup plus de tableaux qui attendent quelque chose de vous que vous n'en attendez d'eux. C'est ce qui rend si déprimante l'atmosphère de la plupart des musées, tous ces mètres carrés peints avec une intention particulière, qui vous aguichent du haut des cimaises mais qui n'ont rien à vous dire, qui ne sont là que pour illustrer une période, représenter des noms, perpétuer des réputations. Mais aujourd'hui, tandis que je m'éloigne, déçu, du Véronèse invisible, j'ai de la chance.

Quelque chose, dans un tableau que j'ai déjà dépassé, me rappelle, mon cerveau est resté accroché quelque part. Le peintre, Bonifacio de' Pitati[5], m'est parfaitement inconnu. La toile s'intitule *Apparition de l'Éternel (Apparizione dell'Eterno)* et fait honneur à ce titre. Au-dessus du campanile – qui devait effectivement s'écrouler en 1902, mais l'artiste, mort des siècles auparavant, ne pouvait le savoir – plane la menace d'une nuée obscure. Le sommet en est invisible, le nuage lui-même étagé et, les bras largement étendus, enveloppé dans son manteau plus obscur encore mais non moins nébuleux, un vieillard passe en plein vol, entouré des têtes et des membres – l'ombre d'une menotte, un avant-bras potelé en phase de décollage – de cette catégorie angélique peu séduisante appelée "putti". Échappant aux ténèbres du manteau et au moindre mal du nuage, une colombe dispense une lumière étrange et pénétrante. Il se trouve que mon éducation première m'a parfaitement conditionné pour

interpréter de telles images. Nous sommes en présence du Père et du Saint-Esprit qui, sans être accompagnés du Fils, passent comme des bolides au-dessus de la lagune. La basilique Saint-Marc est finement dessinée au pinceau, tout le reste est laissé dans le vague, j'ai du mal à me figurer que cette église, peinte il y a si longtemps, se dresse en réalité tout près de moi. Sur la grande place *circulent* des êtres humains esquissés à touches légères. Certains lèvent des bras diaphanes comme des ailes de mouche, mais on ne peut pas dire que cette manifestation de l'Éternité provoque une panique collective, comme ferait une fusillade. Les voiles de quelques navires sont touchées par la lumière colombine, mais aucun des personnages présents sur la place ne devient *onyme*, ils n'ont pas de visage, donc pas de nom ni de caractère, ils ne font que représenter une foule. La figuration d'un chien se détache avec peine du pavement peint, tache à vocation canine parmi d'autres taches matérielles qui ne représentent rien, seulement des nuances de ton et de pierre – à valeur non substantive, mais seulement qualificative. Quelqu'un porte un tonneau ou un lourd fagot et marche *par conséquent* courbé, d'autres sont attroupés en nombre autour d'un des leurs mais on ne voit pas bien pourquoi, des formes de négoce sont accrochées à l'auvent d'un étal, corps étirés de lièvres, rouleaux de toile, faisceaux de lavande, seul le peintre le savait. L'Apparition oriente leurs ombres minuscules dans la direction de son vol, les coupoles de Saint-Marc sont à la fois resserrées et bouffantes, le souffleur de verre ne les a pas bien réussies – trop minces et trop hautes.

Encore une fois j'examine, comme si je pouvais moi-même en faire partie, ces étranges files d'êtres humains, ces Vénitiens d'antan. Ils sont alignés comme à un arrêt de bus anglais, mais sans abribus, l'attente qui leur est imposée commence en un mystérieux endroit de rien du tout, c'est l'endroit que tout à l'heure je voudrais pouvoir retrouver sur la place, marqué par une formule lisible de moi seul, si bien que ce serait moi, à l'exclusion de tout autre, qui verrais à cet endroit, et à cet endroit seul, l'Éternité, déguisée en vieillard chassant un pigeon, passer à tire-d'aile comme si elle pouvait encore rattraper Icare.

UN RÊVE DE PUISSANCE ET DE RICHESSE

Un autre jadis, un autre aujourd'hui. Ici, le temps n'a pas de poids. Aujourd'hui j'ai affaire à l'eau. Tout n'est que recommencement, la ville chaque fois doit être reconquise. Palude del Monte, bacino di Chioggia, canale di Malamocco, valle Palezza, quelle joie ce serait de revivre le moment de la première approche de Venise, mais une approche furtive, naviguant vers le labyrinthe à travers cet autre labyrinthe, celui des marais, parmi les animaux aquatiques, dans les premières brumes matinales d'un jour de janvier comme aujourd'hui, sans rien d'autre que le bruit des oiseaux et le clapotis des rames, l'eau saumâtre lisse et luisante, la vision lointaine encore voilée, la ville enrobée dans son mystère. Palude della Rosa, coa della Latte, canale Carbonera, sur la grande carte de la lagune les voies navigables semblent dessinées comme des algues ondoyantes, comme des plantes aux tentacules courbes et mouvants, mais ce sont des chemins marins dans la mer, des chemins qu'il faut connaître comme un poisson dans l'eau, des chenaux dans une eau qui redevient terre à marée basse, une terre humide de vases aspirantes, terrain de chasse du chevalier arlequin, du gambette et du bécasseau, éternellement en quête de vers et de petits coquillages enfouis dans leur habitat d'eau et de sable. Ils en furent les premiers habitants et si cette ville, tel un *Titanic* infiniment ralenti, s'engloutit un jour dans le sol mou sur lequel elle semble encore flotter, ils en seront peut-être les derniers, comme si le monde entre ces deux instants avait fait un rêve impossible, un rêve de palais et d'églises, de puissance et d'argent, d'hégémonie et de déclin, un paradis de

beauté expulsé de lui-même parce que la terre ne pouvait supporter si grande merveille.

C'est bien connu : nous ne pouvons pas nous représenter l'éternité dans son essence. Ce qui s'en rapproche encore le plus, pour mon entendement humain, c'est quelque chose comme le nombre mille, sans doute à cause du vide arrondi des trois zéros. Une ville qui existe depuis plus de mille ans est une forme tangible d'éternité. C'est pour cette raison, je pense, que la plupart des gens qui se promènent ici se sentent un peu dépaysés, perdus entre toutes ces couches de passé qui, dans cette ville, appartiennent toutes simultanément au présent. L'anachronisme est à Venise l'essence même des choses, dans une église du XIII^e^ siècle vous admirez un tombeau du XV^e^ et un autel du XVIII^e^ siècle, ce que voient vos yeux est ce qu'ont vu avant vous les yeux aujourd'hui disparus de millions d'autres gens et ici, pour une fois, cela n'a rien de tragique car pendant que vous regardez ils continuent à parler, vous êtes constamment en compagnie des vivants et des morts, vous avez part à une conversation séculaire. Proust, Ruskin, Rilke, Byron, Pound, Goethe, McCarthy, Morand, Brodsky, Montaigne, Casanova, Goldoni, Da Ponte, James, Montale, leurs mots coulent autour de vous comme l'eau des canaux et de même que, derrière les gondoles, la lumière du soleil fragmente les vagues en mille petits scintillements, de même dans toutes leurs conversations, leurs lettres, leurs esquisses, tous leurs poèmes, résonne et scintille ce seul mot, Venise, toujours le même, toujours autre. Paul Morand avait de bonnes raisons d'intituler *Venises* le livre qu'il a consacré à cette ville, et à vrai dire ce n'est pas encore assez. À l'usage exclusif de cette île devrait exister un superlatif du pluriel.

Je ne suis pas venu par la voie des eaux, mais par celle des airs, d'une ville aquatique à l'autre. Un être humain qui se prend pour un oiseau, cela ne peut rien donner de bon. Puis en taxi sur le pont qui n'aurait jamais dû être construit, avec un chauffeur qui semble avoir le feu aux trousses, un homme qui se prend pour un chien courant, je sens que ce n'est pas bien, pas ici. Mais j'ai mes munitions, je me suis cuirassé de temps jadis. Dans mes

bagages, j'ai le Baedeker de 1906 et le guide du Touring-Club italiano de 1954. La gare est toujours à sa place, je ne vais pas me demander combien de personnes sont arrivées ici par le train depuis 1906. "Gondoles à un rameur 1 à 2 fr., dit le Baedeker, de nuit 30 c. de plus, à deux rameurs compter le double, petits bagages 5 c. la pièce. Gondoles toujours en nombre suffisant ; de plus, jusque vers minuit, service du *vaporetto* (malles et bicyclettes interdites, bagages à main gratuits). Gare – San Marco 25 min. Tarif 10 c. Pensions : Riva degli Schiavoni 4133, allemand parlé, chambres à partir de 2 fr. 1/2. Chambres meublées (y compris pour courts séjours) : Mme Schmütz-Monti, Sottoportico calle dei Preti 1263. Hôtel : Royal Danieli, proximité palais des Doges, ascenseur, 220 ch. À partir de 5 fr., chauffage central[6]." En 1954, un trajet en gondole de la *stazione ferroviaria* jusqu'aux *alberghi del centro* coûte déjà quinze cents lires pour deux personnes avec un maximum de quatre valises, ensuite les prix se sont adaptés aux chiffres astronomiques de la conquête spatiale. Au début du XX^e^ siècle, Louis Couperus débarquait encore à Venise avec dix malles et entouré d'une nuée de porteurs, mais le progrès nous a changés en nos propres serviteurs et c'est ainsi que je traîne mes deux valises récalcitrantes entre les jambes d'une foule de gens jusque sur le pont du *vaporetto*, le tout pour une somme qui, aux jours de Rilke et de Mann, eût suffi à entretenir une famille entière pendant une semaine. Une demi-heure après, je suis installé au sommet d'une alpe de quatre volées de marbre, dans une ruelle où l'on ne passe qu'en serrant les coudes, mais où six petites fenêtres donnent sur le croisement de deux canaux qu'en bon Amstellodamois je suis tenté d'appeler *gracht.* À l'instant où j'ouvre une de ces fenêtres, une gondole passe avec huit jeunes Japonaises transies de froid et un gondolier qui chante *O sole mio.* Je suis à Venise.

Le quart, la demie, l'heure, voix de bronze du temps que l'on n'entend plus dans d'autres villes : ici, elles vous surprennent dans les venelles et sur les ponts, comme si le temps lui-même vous poursuivait pour vous dire de quel nouveau petit morceau il vient d'être amputé (le temps est masculin, comment expliquez-vous ça ?). Vous vous êtes égaré dans le labyrinthe, vous

êtes à la recherche de Santa Maria dei Miracoli qu'Ezra Pound qualifiait de *"jewel box"*, vous savez que vous en êtes tout près mais le nom de la ruelle où vous vous trouvez ne figure pas sur votre plan, pourtant très détaillé, une cloche sonne mais vous ne savez pas si c'est celle de l'église que vous cherchez, puis une autre reprend et encore une autre, mais celle-ci ne parle plus du temps, elle clame une rumeur de mort, à coups sombres, noirs, ou de noces, ou de grand-messe, et dès lors les cloches se mettent à galoper chacune à son rythme, comme lancées dans une course-poursuite. À midi retentit l'angélus, dont je connais les mots latins depuis l'école : *Angelus Domini nuntiavit Mariae*, "L'ange du Seigneur a fait son annonce à Marie", et au même instant on les revoit, toutes les Annonciations de l'Accademia, de la Ca' d'Oro, des églises, celle de Lorenzo Veneziano, celles des Bellini, les byzantines et les gothiques, l'éternel retour de l'homme ailé et de la Vierge : on les voit assez souvent pour ne plus s'étonner qu'un homme ait des ailes, pas plus qu'on ne s'étonne des autres créatures oniriques, lions couronnés, licornes, hommes volant dans les airs, griffons, dragons – ils sont ici chez eux. C'est vous qui vous êtes égaré dans le territoire du rêve, de la fable, du conte, et si vous êtes raisonnable, vous vous laissez faire. Vous cherchiez quelque chose, un palais, la maison d'un poète, mais vous perdez votre chemin, vous vous engagez dans une ruelle qui aboutit à un mur ou à une berge sans pont et soudain, vous comprenez que c'est cela l'important, que ce que vous voyez maintenant, vous ne l'auriez jamais vu autrement. Vous vous arrêtez et ce que vous entendez, c'est un bruit de pas, le bruit oublié d'une époque sans voitures, mais qui n'a cessé de retentir ici depuis des siècles. Des pas traînants, nerveux, pressés, lents, nonchalants, tout un orchestre aux instruments de cuir, de caoutchouc, de bois, sandales, talons hauts, bottes, baskets – mais toujours cette cadence humaine, s'amplifiant aux heures du jour puis, le soir venu, diminuant peu à peu jusqu'au moment où vous n'entendez plus que des *soli* et pour finir l'aria solitaire de vos propres pieds, que répercutent la ruelle étroite et obscure puis le marbre de l'escalier, avant de faire place au silence, interrompu une dernière fois par ce que la ville veut nous dire : que dans les fables aussi minuit vient.

De mes fenêtres haut perchées, j'entends dans le silence enveloppant toutes choses la Marangona, la grosse cloche du campanile, que l'on sonne encore une fois, coups voilés, sombres et impérieux. On ferme la ville des eaux, c'est la fin de tous les contes, allons dormir. Plus un seul mouvement sur l'eau lisse au pied de la maison, plus une voix, plus un pas. Le doge dort, le Tintoret dort, Monteverdi dort, Rilke dort, Goethe dort, les lions, les dragons, les basilics, les statues des saints et des héros, tous dorment jusqu'à l'arrivée des premières barges de poissons et de légumes frais et à la reprise de la symphonie des cent mille pieds.

Lumière de zinc, le peintre ne sait pas encore ce qu'il va faire de cette journée : la laisser telle, y ajouter un peu de cuivre avec ses oxydations verdâtres, accentuer les gris ou au contraire faire ruisseler plus de lumière sur l'ensemble. Temps à chauves-souris, dès qu'il se met à pleuvoir, chacun brandit son parapluie, chacun se change en chauve-souris. Cinq minutes après, le soleil réapparaît, le vent souffle sur le quai des Esclavons, l'eau est aussi agitée qu'une actrice nerveuse, je hume la mer qui bat à mes pieds car je me suis assis sur un petit escalier de bois qui s'avance dans l'eau. Ici a habité Pétrarque – je l'ai lu sur une façade, derrière moi : *L'illustre messer Francesco Petrarca, essendogli compagno nell' incantevole soggiorno l'amico Giovanni Boccaccio*, "L'illustre seigneur Francesco Petrarca, son ami Giovanni Boccaccio lui tenant compagnie dans ce séjour enchanteur", et maintenant je veux voir ce qu'ils voyaient quand ils se tenaient devant leur maison, ces deux maîtres aux yeux contemplatifs. La pointe à l'extrémité du quartier de Dorsoduro, où aujourd'hui deux Atlas doivent porter le fardeau du globe d'or en haut de la tour de la Douane, mais celle-ci n'existait pas encore. L'endroit s'appelait autrefois "punta del Sale", en raison des nombreux dépôts de sel qui se trouvaient sur les Zattere. Et juste en face, sur la petite île aujourd'hui dominée par la formidable masse néoclassique de San Giorgio Maggiore, s'étendait une abbaye bénédictine qui, si Pétrarque et Boccace se tenaient à mes côtés, aurait inexplicablement disparu.